

D'UNE SEULE VOIX

Mal fringuée

Susie Morgenstern

Extrait de la publication

ACTES.SUD
JUNIOR

D ' U N E S E U L E V O I X

Des textes d'un seul souffle. Des textes à dire,
à partager avec soi et le monde.

“J’étais en admiration devant les gens élégants et bien habillés. C’était comme s’ils étaient d’une autre race à laquelle je n’appartenais pas. Le matin au lycée, les filles se complimentaient sur leur nouvelle écharpe, leur pull-over ou leur jupe avec des : « Wow ! Que c’est beau ! » Mais jamais une remarque pour moi.

Et pour cause, j’étais affreusement mal habillée, mais on copiait mes devoirs et on m’a élue éditrice en chef du journal.”

Première en classe, dernière en mode ! La vie décalée d’une adolescente se voyant habillée comme un sac – fringues bon marché, soldes, vêtements usagés, reprisés, rafistolés.

Mal fringuée ? Mal dans sa peau ? Ou simplement révoltée contre les conventions ?

Susie Morgenstern s’est rarement autant livrée que dans ce monologue décapant.

Mal fringuée

*To my sister Effie Hoch Hercky,
my fashion idol, unique,
so alive and so much fun.*

*– If they want to see me, here I am.
If they want to see my clothes,
open my closet and show them my suits.*

Albert Einstein
(à sa femme qui lui demandait
de se changer avant de rencontrer
l'ambassadeur d'Allemagne).

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/

Éditorial : François Martin

Conception graphique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2013

978-2-330-01651-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

D'UNE SEULE VOIX

Mal fringuée

Susie Morgenstern

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

La vie en solde

La valise est grande ouverte comme une bouche bée. Je passe la tête dans ma penderie, mais je ne vois rien qui va me transformer. J'essaie ceci et j'essaie cela, je regarde ce qui se passe dans le miroir. Je voudrais tant être une femme élégante, mais voilà ! Je suis une *shlump* !

Le mot *shlump*, du pittoresque yiddish, pourrait être une contribution considérable au langage universel. Imaginez une personne, généralement de sexe féminin, plus lourde que légère, vêtue de n'importe quoi susceptible de camoufler sa masse

de chair aussi rapidement et inesthétiquement que possible. Il devait exister pas mal de ces spécimens dans le *shtetl* pour avoir inspiré ce mot. Ce n'est pas seulement un jugement sur quelqu'un qui se laisse aller, comme "souillard", "plouc", "flemmard", "négligé". Dans toutes les insultes en yiddish, il y a une pointe de tendresse.

Je ne pense pas vraiment que l'habit fasse le moine. "Les idiots voient le vêtement de l'homme, les sages voient son esprit." J'essaie de me convaincre que ce n'est pas important, mais je sais que la façon dont j'assemble les pièces du puzzle tous les matins tient du pur hasard, sans passer par une réflexion attentionnée. Oui, n'importe quoi mais surtout pas un collant ! Je ne supporte pas de me sentir enveloppée

de la taille jusqu'au bout des orteils dans cette matière synthétique qui me provoque d'horribles démangeaisons. Alors je trouve des stratagèmes pour l'éviter : pantalon et chaussettes, bottes, jupe longue avec des mi-bas. Complètement hippie et *shlump*. Et ça durant toute ma vie.

Chez nous, les penderies étaient encastées dans les murs, invisibles. Des espaces sombres et profonds dont on ne soupçonnait pas l'existence avant d'ouvrir leurs portes. C'étaient de véritables boîtes de Pandore, des caves occultes, des amas de nœuds, des jupes fuyant leurs cintres surchargés, des robes tombant à moitié et des chemisiers qui ressemblaient à des voiliers dans une tempête. Les étagères du haut de ces placards cataclysmiques débordaient

d'accessoires accumulés depuis des siècles, tandis que gisait tout en bas un tas de chaussures orphelines.

Pourtant, les quatre femmes de la maison avaient tout le temps la même plainte au bout des lèvres : “Je n’ai rien à me mettre !”

Les vêtements dans ces penderies étaient des mal-aimés. Jamais on n’achetait quelque chose parce que c’était beau, que ça nous allait bien, que cela convenait à une occasion. Il n’y avait qu’une seule raison pour l’acquisition d’un bien : c’était en solde, en solde extrême, pas moins de 75 % de rabais. Les loques que l’on chinait ainsi dans les grands magasins pouvaient être abîmées, étirées, rétrécies, déchirées, décolorées, avoir des fermetures Éclair cassées ou des boutons manquants, leurs défauts étaient éclipsés par la seule qualité qui

vaille : leur prix. Et qu'importe la taille du haillon, une affaire est une affaire !

J'étais, en fait, peu concernée. En tant que benjamine de cette meute de sorcières, je devais me contenter de ce que mes sœurs aînées me léguaient. Il existe une expression évocatrice en anglais pour ces héritages indésirés : *hand-me-downs*. Mes habits à moi n'étaient que les restes, les miettes laissées par mes reines de sœurs.

Je ne me plains pas de mon sort de Cendrillon avant le bal. Encore aujourd'hui, je n'aime que les vêtements d'occasion qui ont déjà été portés par d'autres, tout comme j'aime l'histoire, les antiquités, les amitiés testées et éprouvées. On veut me faire plaisir ? Que l'on me donne un sac-poubelle rempli de bouts de tissu, c'est une seconde chance pour ces fleurs fanées, un recyclage écologique.

Il faut dire qu'il n'y avait pas d'exemples de chic excessif dans mon bled à Belleville, New Jersey, dans les années 1950. Petite ville peuplée d'immigrés italiens, d'ouvriers qui avaient réussi à devenir propriétaires de maisons individuelles comme la nôtre, alignées dans des rues ombragées aux jardins bien soignés. Je n'ai même jamais eu l'idée de me demander ce que nous faisons là. Je savais seulement que nous étions atypiques. Tous les jours, je retrouvais mes amies qui s'appelaient Cantalupo, Salamone, DeAngelo, Cordasco.

Et qu'est-ce que je fais ici, en France, dans ce pays de la haute couture, de la mode et du chic ?

L'uniforme cachette

Je déteste m'habiller ! C'est la corvée : le soutien-gorge pour emprisonner mes pauvres seins, la culotte sous un malheureux pantalon, un T-shirt avec un slogan débile.

Comme j'aimais le théâtre de nos préparatifs avant l'école ! J'aimais quand ma mère prenait entre ses mains la tête de son enfant terrible, ma sœur Effie, et la cognait doucement contre le mur en prononçant cette malédiction : “Que tes enfants te donnent autant de soucis que tu m'en donnes.” Effie essayait et rejetait cinq tenues avant de se considérer comme enfin habillée, le tout accompagné de cris et de pleurs. “Je n'ai rien à me mettre !” Elle avait une jupe qu'elle chérissait,

sauf qu'elle ne pouvait pas la porter tous les jours. Une ample jupe matelassée en forme de trapèze, avec un imprimé journal, qu'elle aimait faire tourner. Dans cette jupe, elle possédait le monde entier.

Sandra, l'aînée, commençait à se préparer plus tôt. Elle se maquillait, se coiffait, autant qu'il est possible de le faire, jusqu'à ressembler à une créature de rêve ou de cauchemar puis fonçait au lycée jouer sa Marilyn Monroe, sans avoir fait ses devoirs. Elle était magnifique en tragédienne et elle manipulait les gens jusqu'à ce qu'ils obéissent à ses exigences incommensurables. Elle alla jusqu'à dire au proviseur qu'elle se jetterait par la fenêtre si on ne lui donnait pas son diplôme.

Maman était un mannequin haute couture, enfin, façon imitation américaine (en

solde !). Elle savait parfaitement ce qui lui allait, était toujours impeccable, avait un corps et un visage parfaits. Un exemple qu'aucune de nous n'a suivi.

Moi, je mettais n'importe quoi, rêvant toujours d'uniformes, pour ne pas y penser, pour éviter des choix pénibles. On ne connaissait pas la burqa à l'époque, mais j'aurais été une bonne candidate, à condition qu'elle ne me soit pas imposée... En l'absence d'uniforme, je m'en créais un : je portais la même tenue tous les jours jusqu'à épuisement, et puis je la remplaçais par une loque similaire. J'avais d'autres chats à fouetter.

Les mardis, jour de la réunion des scouts, quel bonheur d'être dans mon uniforme, avec ma bandoulière bardée d'insignes, uniforme presque neuf puisque Sandra

n'avait jamais été scoute et Effie peu de temps.

En dehors de cet uniforme dont j'étais si fière, j'avais toujours l'impression d'être déguisée. Je ne me sentais bien qu'en pyjama. Ça ne m'empêchait pas de lire assidûment mon magazine préféré, *Seventeen*, et de m'imaginer dans les tenues des adolescentes idéales des photos. Je fantasmais seulement, je n'ai jamais vraiment cherché à leur ressembler. Est-ce quelque chose d'inné ?

Je me jette encore sur ces magazines et, en tournant les pages de papier glacé, je me rêve – maintenant “senior” avec tout le poids de la vie – dans une de ces tenues de mannequins. Oui, moi, une vision.